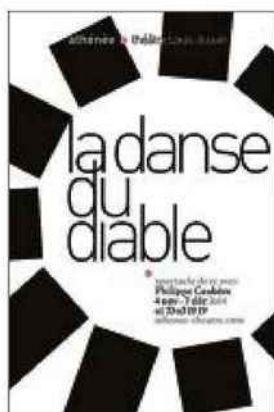




RENCONTRE

Plus de trente ans après sa création, Philippe Caubère reprend « La Danse du diable » sa pièce fondatrice. Ferdinand Faure, le double de scène de Caubère, et sa mère, l'inénarrable Claudine, reprennent du service à l'Athénée. Rencontre avec l'homme-théâtre qui n'a jamais cessé de jouer, sur scène, les femmes de sa vie. Par **Sarah Gandillot**



SON ACTUALITÉ

« La Danse du diable »,
du 4 novembre au 7 décembre
2014, à l'Athénée -
Théâtre Louis-Jouvet,
square de l'Opéra Louis-Jouvet,
7 rue Boudreau, 75009 Paris.

Sortie de « Philippe Caubère
joue sa vie », de Michel Cardoze,
Éditions Gascogne.



Philippe Caubère dans
« La Danse du diable ».

Photo Michèle Laurent



Christophe Bouzée pour « Les Echos Weekend »

Philippe Caubère, homme à femmes

SES DATES

1970 Entre au Théâtre du Soleil.

1981 Crée « La Danse du diable » au Festival d'Avignon.

1990 Joue Joseph Pagnol dans « La Gloire de mon père » et « Le Château de ma mère », d'Yves Robert

1993 Met en scène et interprète « Le Roman d'un acteur » à l'Athénée - Théâtre Louis-Jouvet.

2012 « Marsiho », d'André Suarès.

2013 Il signe le « Manifeste des 343 salauds » pour protester contre les sanctions qui pourraient toucher les clients des prostituées et publie une tribune dans « Libération » sur ce thème.

Quand il a joué « La Danse du diable » pour la première fois, Philippe Caubère avait trente ans. Il en a soixante-quatre aujourd'hui. « *Ma terreur, c'est que cela devienne "La danse de l'infirmes ou du boiteux"* », dit-il en riant jaune. *Mais, a priori, ce n'est pas le cas, depuis un an que je tourne le spectacle en province. Comme me disait mon kiné, les vieux clowns font toujours des sauts périlleux à soixante-dix ans. C'est juste qu'il ne les font plus comme à trente ans.* »

À l'époque, en 1981, le jeune Caubère vient de quitter le Théâtre du Soleil et Ariane Mnouchkine, après des années dorées sous l'égide et la coupe de cette grande prêtresse du théâtre, aussi géniale qu'autoritaire. Avec la célèbre troupe de la Cartoucherie de Vincennes, dont il est l'un des piliers, il a tout joué : « 1789 », « 1793 », « L'Âge d'or », « Dom Juan », qu'il a mis en scène. Et puis, bien sûr, il est le Molière du film éponyme réalisé par Mnouchkine. Des années de vie en collectivité, d'heures de répétitions et d'improvisation, de vaisselles, de voyages, de théâtre de masques et de commedia dell'arte, que Philippe Caubère racontera, seul sur scène, unique interprète d'une dizaine de personnages, dans onze spectacles marathons aussi émouvants qu'hilarants, rassemblés sous le titre « Le Roman d'un acteur », autobiographie scénique qui fera son succès et sa renommée.

Quitter le Soleil est une meurtrissure. Mais il le faut pour avancer. Pour créer son œuvre propre. « *Je sentais que j'avais atteint une sorte de sommet du bonheur artistique et que je n'allais plus être heureux.* » Caubère s'en va, donc. « *Je ne me*

suis jamais consolé de cet éden perdu. J'ai quitté la Cartoucherie comme on quitte une femme qu'on aime encore. Ou comme on dit adieu à l'enfance. » Il se consolera, quand même, en ne cessant jamais de raconter cette expérience unique sur scène...

De Gaulle, Johnny « Ouliday » et les gonzes de l'Estaque

Avant cela, Caubère traverse quelques années d'errance. Une expérience belge moyennement convaincante à L'Atelier théâtral de Louvain-la-Neuve, dirigé par Armand Delcampe, et qui le mène jusqu'à Avignon où il joue en 1979 « Lorenzaccio », dans la cour d'honneur. Le spectacle est un four monstrueux. Il est vraiment temps pour Caubère de trouver sa propre forme. Pendant trois ou quatre ans, il cherche, tourne autour du pot. Avec dans l'idée, influencé par Proust et Céline, ses « *passions de l'époque* », d'inventer « *une comédie humaine* ». Au départ, il veut écrire sur lui. « *Je voulais raconter pourquoi j'avais eu envie de faire du théâtre à quatorze ans.* » Devant Jean-Pierre Tailhade, camarade du Théâtre du Soleil, et Clémence Massart, sa compagne de l'époque, également rencontrée à la Cartoucherie, Caubère improvise. Des heures durant. Tailhade lui conseille de jouer Ariane. « *Il a ouvert la boîte de Pandore* », se souvient Caubère. Un beau jour, le comédien joue sa mère, Claudine, devant ses comparses. Adhésion immédiate. C'est elle qui sera au cœur de « La Danse du diable », « *J'ai mis Ariane de côté, sur les conseils de Clémence, qui m'a dit : "C'est trop tôt, si tu joues Ariane maintenant, tu*

OFF

Votre addiction du week-end ?

Quand je suis à Paris, rester chez moi en tee-shirt et short pourri à ne rien faire que bouquiner. Avec ma Charlot, ma chatte, l'amour de ma vie. Si je suis dans le Sud, je ne vois pas la différence avec les autres jours.

La musique qui vous met en transe le lundi ?

Des orgues de Bach et je plane.

Le chef-d'œuvre qui vous endort ?

« Ulysse », de Joyce. Je n'ai jamais dépassé la quatrième page. Je n'en suis pas très fier.

La pièce honteuse de votre vestiaire ?

Je n'ai que ça. Et ça consterne tout le monde. Je garde tout. J'ai des tee-shirts que je mettais en 1974. Je ne supporte pas de jeter. J'ai notamment une chemise trouée que j'adore. Je vais voir sans arrêt ma gardienne, M^{me} Fontaine, pour voir si elle ne peut pas me la reprendre. Véronique essaie désespérément de s'en débarrasser.

vas crever". » Ariane attendra. « *Je voulais écrire sur moi. J'ai finalement écrit sur les autres* », conclut Caubère.

C'est donc Claudine, mère de quatre enfants, bourgeoise hystérique, déjantée, survoltée, tyrannique, érudite, fascinante, généreuse qui aura le premier rôle de cette « Danse du diable », dans laquelle Caubère raconte son enfance à La Fare-les-Oliviers, en Provence. Dans le secret de sa chambre d'enfant, où tous les rêves sont possibles, on croise de Gaulle et Johnny « Ouliday », Claudine et M^{me} Colomer, la dame de ménage, Sartre et les gonzes de l'Estaque.

« Braver le temps et la mort »

Quand Caubère monte « La Danse du diable », sa mère est morte deux ans auparavant, d'un cancer, à cinquante-trois ans. « *La jouer m'a permis de la "trouver". De pouvoir enfin dialoguer avec elle. Ça sert à ça, le théâtre, à rattraper les causes perdues. A parler avec les disparus, à braver le temps et la mort.* » La relation de Caubère et de sa mère est une longue histoire d'amour-haine, de passion et de rejet. « *J'ai passé toute mon enfance à être en harmonie absolue avec elle et toute mon adolescence à me quereller avec elle. Comme toutes les mères, elle n'a pas supporté que son petit garçon, avec qui elle avait connu une histoire d'amour extraordinaire, commence à se cacher dans les coins pour se masturber. Ce que j'ai vécu avec ma mère à l'adolescence, je l'ai tellement revécu avec les femmes de ma vie que j'ai fini par comprendre de quoi il s'agissait : l'inférial jeu de la jalousie* », analyse Caubère, qui n'a jamais caché vivre des amours multiples, parfois même tarifées, et refuser le couple traditionnel, bien qu'il soit marié depuis des années à Véronique Coquet, sa compagne et collaboratrice. Des aventures qui lui ont valu, à sa grande surprise, de devenir père il y a huit ans. La mère de sa fille ? La comédienne Anthéa Sogno : « *Au départ, je n'étais pas content du tout ! Ma vie est dévouée à l'amour et au théâtre. Je n'ai jamais voulu fonder une famille car, pour moi, c'est là que naissent toutes les guerres. Ça m'a pris du temps, mais j'ai fini par craquer pour les grands yeux bleus de cette petite fille qui est*

venue me voir au théâtre où je jouais avec Galabru, il y a quatre ans. » Depuis, Caubère assume cette « famille baroque » qui lui ressemble. Et continue de chercher des mères dans toutes les femmes.

Mnouchkine, mère de substitution

Le conflit avec sa vraie maman, adolescent, était si atroce que ça l'a rendu malade : « *De treize à dix-sept ans, j'ai dû arrêter le lycée. Je devais rester allongé sinon je saignais du nez. Je perdais des litres de sang. J'ai passé trois années enfermé. Tout seul dans la colline. Ça m'a rendu fou. Ma mère est arrivée au résultat inverse de ce qu'elle voulait. Je lisais Sade en cachette. Je suis devenu un obsédé sexuel résolu et pour le restant de ma vie !* » Avec Ariane Mnouchkine, c'est une sorte de mère de substitution, là encore, qu'il s'est trouvé. En somme, Philippe Caubère aura passé son existence à jouer les femmes de sa vie. « *Oui, ce sont deux héroïnes. L'une vaincue, ma mère, par son milieu, son époque, le carcan dans lequel on l'a enfermée, et l'autre guerrière et conquérante, Ariane. Elle était l'inverse de ma mère. Avec elle, il n'y avait jamais de querelle, jamais de cris. Et pourtant elle avait le pouvoir total. Elle est sûre d'elle. Ça a été une délivrance pour moi d'approcher ce pouvoir féminin accompli* », résume-t-il. Mnouchkine qui ne viendra jamais voir ses spectacles dans lesquels il raconte l'incroyable processus de création du théâtre du Soleil. Un pan de l'histoire du spectacle vivant magistralement interprété par l'homme-théâtre et monstre de travail, angoissé, qu'est Philippe Caubère. « *Je pense qu'Ariane, si elle était venue, aurait compris et se serait régalée. Mais elle n'a pas osé, ou condescendu à le faire.* » Le plus drôle dans cette histoire c'est que c'est elle qui, sans s'en rendre compte, l'a enjoint à la jouer. « *Quand j'ai créé "La Danse du diable", à Avignon, elle était venue. Nous avions dîné ensemble après et elle m'avait lancé en rigolant : "Tu n'as pas eu le courage de me jouer !" Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'un sourd. Dans ma tête, je me suis dit : "Tu ne perds rien pour attendre." Elle ne s'est pas rendue compte de ce qu'elle m'avait dit. C'était un lapsus. Mais moi je l'ai entendu !* » Bien entendu... ■